Mais qu'une chose de bon goût, parceque je n'étais pas à la mode dans le beau monde ; et ils commençaient, sans le savoir le systême auquel la Russie devra sa grandeur.

La coalition n'a jamais ouvert la compagne plus mal adroitement. Les Autrichiens pensèrent me surprendre. Cette prétention ne leur réussit pas.

Ils inondèrent la Bavière sans attendre l'arrivée des Russes. Ils s'en vinrent, a marche forcée sur le Rhin. Mes colonnes avaient quitté le camp de Boulogne, et traversaient la France. Nous passames le Rhin a Strasbourg. Mon avant garde rencontra les Autrichiens à Ulm et les culbuta. Je marchai sur Vienne à leur de route J'y entrai sans obstacle. Un general Autrichien oublia de couper les ponts du Danube. Je passai la riviere. Je l'aurais passée également, mais j'en arrivai plus vite en Moravie.

Les Russes debouchant seulement, les débris Autrichiens coururent se réfugier sous leurs drapeaux. L'ennemi voulut tenir a Austerlitz ; il fut battu. Les Russes firent leur retraite en bon ordre, et me laissèrent l'empire d'Autriche.

L'Empereur François me demanda une entrevue ; je la donnai dans une fossé. Il me demanda la paix, je l'accordai ; car qu'aurais-je fait de son pays ? Il n'était pas moulé pour la revolution. —Mais pour diminuer ses forces, je demandai Venise pour la Lombardie, et le Tyrol pour la Bavière afin de renforcer au moins mes amis aux dépens de mes ennemis. C'était bien le moins.

Ce n'était pas le moment de disputer, la paix fut signée. Je la fis proposer aux Russes. Alexandre la refusa.

Ce refus était noble, car en acceptant la paix, il acceptait l'humiliation des Autrichiens.

En refusant, il montra de la fermeté dans les revers et de la confiance dans la fortune ; ce refus m'apprit que le sort du monde dépendrait de nous deux.

La campagne récommença. Je suivis la retraite des Russes. J'arrivai en Pologne. Un nouveau théatre s'ouvrait a nos armes J'allais voir cette vielle terre de l'anarchie et de la liberté, courbée sous un joug étranger ; les Polonais attendaient ma venue pour les secourir.

J'ai negligé le parti que je pouvois tirer des Polonais, et c'est la plus grande faute de mon regne. Je savais cependant qu'il était essentiel de relever ce pays, pour en faire une barrière a la Russie et un contrepoids à l'Autriche ; mais les circonstances ne furent pas assez heureuses à cette époque pour réaliser ce plan.